



UN MÉLANGE DE STYLES : LA BIOGRAPHIE RENCONTRE L'AUTOBIOGRAPHIE Reynald Altéma, MD

Ce roman historique écrit par l'ancienne directrice générale de notre MUPANAH après avoir conçu pour le Musée numismatique de la BRH un programme muséographique sur l'histoire de notre monnaie a pris des années de recherche sur les deux continents, tel un labeur de sacerdoce pour aboutir à ce que je considère un tour de force.

La misogynie ambiante dans notre culture a, soit gommé le rôle des femmes dans notre glorieuse lutte nous léguant la liberté, soit minimisé leur participation dans tous les domaines. Prenons deux exemples : la veuve de Dessalines et celle de Christophe. Les textes scolaires d'histoire et les historiens en général leur consacrent peu d'encre. Idem pour Catherine Flon et tant d'autres. La révérence pour nos héros, en principe meilleure que celle accordée à nos héroïnes, cependant, se classe au-dessous de la moyenne de ce qu'on observe dans les pays voisins de la Caraïbe ou de l'Amérique latine.

Ce livre parcourt la vie de Marie-Louise, née Coidavid et libre, qui avait épousé Henri Christophe à l'âge de quinze ans, devenue reine consort durant sa royauté, et qui finit les trente dernières années de sa vie entre l'Angleterre et l'Italie. Le traitement qu'elle a reçu aux mains de notre gouvernement est honteux. D'abord, en 1821, elle fut expulsée hors du pays par Boyer. Dix-huit ans plus tard, après la mort de sa dernière fille, elle adressa une lettre à cet obscurantiste et vassal du roi Charles X pour lui demander un laissez-passer pour retourner vivre ses vieux jours au pays natal, promettant de rester hors de la politique. Il décida de l'ignorer purement et simplement. La veuve de Dessalines n'eut pas un meilleur sort aux mains de ces compères, Pétion et Boyer, car elle crevait de faim et ne recevait pas une pension tandis qu'ils se complaisaient à aider des étrangers luttant pour leur indépendance, sans exiger rien en retour, utilisant nos maigres ressources et non à bon escient.

L'autrice de cette biographie a choisi le style de l'autobiographie pour faire parler la protagoniste. Dans une longue interview qu'elle m'a accordée, elle m'a dit que ce style a été choisi après deux premiers essais. Elle voulait éviter de présenter une œuvre purement académique qui serait dépourvue des émotions ressenties par la mère à la nouvelle de la mort de son premier-né et aux souffrances de sa première fille sur son lit de mort, parmi tant d'événements tragiques vécus. En dépit du fait qu'elle ne voulait pas pondre une exégèse sous la forme d'une disquisition, son érudition du sujet est très apparente. « J'ai voulu retracer les pas de Marie-Louise. » m'annonça-t-elle, « en allant de son lieu de naissance à la chapelle où elle est ensevelie, en passant par les bibliothèques, les archives, les livres d'histoire, les entrevues d'historiens, etc., une tâche à laquelle je me suis pleinement consacrée plus de cinq ans.»

Vu dans cette perspective, le livre offre une petite fenêtre intéressante sur les événements de l'époque. Il incombe au lecteur de ramasser les pépites jonchées pendant ce parcours. Preuve prima facie : l'instruction scolaire. L'habitude d'envoyer sa progéniture en métropole au lieu d'établir une institution académique locale du même acabit date de la nuit des temps, une tendance néfaste. Tandis que l'Université de La Havane, l'Université de Santo Domingo prirent naissance pendant la colonie, il n'y eut pas de geste équivalent chez nous (une école de médecine embryonnaire fut créée durant la royauté cependant). Ainsi, on apprend que le premier-né de Christophe, Ferdinand, les fils de Toussaint, de Rigaud, de Pierrot, des neveux de Dessalines, étudiaient à l'Institution nationale des colonies près de la Rochelle. Un décret en 1802 ferma cette école, « ...il était allégué qu'il n'était plus utile de donner une éducation supérieure aux enfants de couleur restés en France. » Quelle meilleure façon de contrôler l'individu que d'influencer son esprit ? Fils de roi, mais séparé de ses parents qui n'ont plus de contact avec lui, Ferdinand passa de vie à trépas dans des conditions ignobles en France, comme un jeune gueux sans abri et sans parents.

Nous apprenons aussi que Henri Christophe préférait le système anglais à outrance, et considérait même d'adopter cette langue. Il voulait développer le Nord à l'image de l'Europe et plus précisément Londres, jusqu'à imiter la royauté comme forme de gouvernement, calquant son protocole minutieux. Nonobstant nos sensibilités républicaines vis-à-vis la royauté, il ne nous échappe point d'observer l'importance du civisme d'alors à l'incivisme si prévalent de nos jours. Le dispositif mis en place pendant la royauté et épaulé par une éminence grise composée d'intellectuels comme Chanlatte (le comte de Roziers), de Dupuy, de Prézeau, de Vastey qui ont laissé leur empreinte sur l'histoire ne doit que nous impressionner. Le daltonisme chez le roi Christophe qui croyait à la méritocratie avait juré avec le colorisme mesquin de nos deux premiers présidents républicains. Cela nous fait mal d'observer que celui qui voulait et pouvait nous mener à bon port ne dura pas longtemps et ne laissa pas un système pérenne. Ceci à cause de sa cruauté légendaire qui avait tourné admirateurs en détracteurs, de sa faiblesse à distinguer les sycophantes de vrais conseillers et ultimement il tomba victime de sa vanité outrecuidante, son ambition aveuglante du pouvoir, une maladie endémique chez nous. Cependant, et cela fait toute la différence, on doit admettre que si Christophe était une pierre précieuse, on dirait qu'elle reluit d'un patriotisme cristallin.

Marie-Louise était une femme instruite, une aristocrate qui partageait les goûts du gratin européen : l'opéra, le théâtre, la musique classique, les parures haut de gamme, etc. Ses filles Améthyste et Athénaire reçurent une éducation classique en *Hayti* digne des princesses du Premier Monde, fluentes en français, anglais, italien. Le roi Christophe voulut développer le Nord ; malgré tout il s'assura que sa survivance n'aurait pas à souffrir d'indignités financières. Marie-Louise vivait en Europe comme une reine avec des servantes, voyageait en première classe, faisait bonne chère et s'était acquise une réputation de philanthrope. Tout ceci grâce aux placements dans des banques à Londres, d'une valeur de trois millions de *spanish pillar dollars*, la devise forte d'alors, une rondelette somme surtout pour l'époque. Elle souffrait de rhumatismes depuis son temps en *Hayti*, mais selon des historiens, le diagnostic de goutte fut prononcé en Italie peu de temps avant l'amputation d'un pied gangréneux. Est-ce vrai ? Ce diagnostic sera le sujet d'un débat futur.

Au sujet du roi Christophe, elle ne cesse de parsemer son admiration. Les rares fois qu'elle essaie d'offrir une analyse objective, les mots tels que *démiurge, impatient, cruel*, montent à la surface. Elle ne laisse aucun doute de son propre penchant pour le luxe, compliment du roi. Le rôle de reine était taillé sur mesure pour elle. Elle avait trouvé chaussure à son pied même si ses filles n'avaient pas eu cette chance dans la vie.

Au sujet de la sophistication de ses filles, considérons cette strophe, envoyée comme réponse à une invitation à célébrer le nouvel an :

*Ce jour qu'éclaire un astre vivifiant, va donc se
perdre dans l'abîme du passé ! Chaque minute,
chaque heure hâte son destin, et mille huit
cent trente-cinq de l'Hydre du futur lèvera
sa tête radieuse sur le gouffre disparu.*

Que l'on choisisse le mot alambiqué, affecté ou sophistiqué pour décrire cette réponse, cela ne change rien au fait qu'une famille qui aimait son pays d'origine ne pouvait y retourner pour contribuer à son épanouissement. Le départ du pays et le retour au pays semblent trop souvent exister au niveau de rêve, laissant un parcours à sens unique dans chaque direction et une situation perdante-perdante pour le pays et sa progéniture. La nécessité de quitter et l'impossibilité de se réinstaller au bercail en permanence décrivent une réalité trop courante, un breuvage amer, une recette pour un fiel mutuel entre la mère patrie et ses fils et ses filles.